

À force de persuasion, Zhang entraîna son amie chez un herboriste qui, dans son arrière salle, pratiquait la manipulation – on dit la MTC, la médecine traditionnelle chinoise. Il avait fallu s’y rendre en métro et Zhang avait revêtu son cheongsam, sorte de robe très près du corps, de couleurs chamarrées à base de rouge et or, fendu de la taille au bas de chaque côté. Elle ne portait visiblement pas de sous-vêtement ! Quant à Loli, jeune fille de bonne famille, elle n’avait ni l’habitude du métro ni encore moins de ce type de vêtement...

La petite impasse où se trouvait l’herboristerie donnait dans la rue Caillaux. Loli n’était jamais venue dans le XIII^e arrondissement et se sentait plutôt à Pékin qu’à Paris. L’avantage c’est qu’elle était moins anachronique avec Zhang habillée de la sorte.

L’entrée était poussiéreuse, probablement à cause des herbes médicinales des bocaux. Une odeur curieuse, suggérant la décontraction, un parfum entêtant, avait envahi la boutique. Deux clientes se faisaient servir mais le vieil homme, vêtu en habit typique, les abandonna, fit quelques pas et souleva un rideau. Zhang baissa la tête et passa dessous, Loli ne la lâchant pas d’une semelle fit de même.

La pièce spacieuse, mise en lumière d’un coup, se révéla beaucoup plus grande que ce qu’avait pu s’imaginer Loli. Deux lits recouverts de soie rouge occupaient le centre de la pièce. Les senteurs étaient toujours présentes, mais différentes ; elles provenaient de grands brûloirs à pieds de dragons disposés de part et d’autres des têtes des lits.

L’art chinois que connaissait Loli était plutôt bigarré et donnait une idée de bouillie.

Là, bien au contraire, le dépouillement était de rigueur. Des tablettes sur pied d’une vingtaine de centimètres carrés étaient disposées de chaque côté des lits. Des objets en dessous déformaient une serviette rouge foncé bordée de doré qui les recouvrait.